

Geneviève Auger, *Carnets du chemin du Roy*, aquarelles de
Gilles Matte, Montréal, Les heures bleues, 2012, 142 p.

Carol Jean Léonard

Number 33, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1016376ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1016376ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Léonard, C. J. (2012). Review of [Geneviève Auger, *Carnets du chemin du Roy*, aquarelles de Gilles Matte, Montréal, Les heures bleues, 2012, 142 p.] *Francophonies d'Amérique*, (33), 135–137. <https://doi.org/10.7202/1016376ar>

Geneviève Auger, *Carnets du chemin du Roy*, aquarelles de Gilles Matte, Montréal, Les heures bleues, 2012, 142 p.

Le fleuve Saint-Laurent à l'estuaire accueillant aura ouvert aux colons venus de France l'accès à la fertile prairie laurentienne tout en leur permettant de se déplacer avec une relative facilité. Toutefois, les rigueurs du climat ne rendant la navigation praticable qu'à la belle saison, il fallut tôt songer, l'essor de la colonie l'imposait, à ouvrir sur la terre ferme des routes dignes de ce nom. C'est ainsi qu'allait être tracée entre Québec et Montréal la plus longue voie carrossable que le pays ait connue. Cette route qu'on élèvera par la suite au titre de *chemin du Roy*, fait l'objet d'un livre qui en relate les origines et en décrit le parcours. Il traite d'un chemin dont on peut dire qu'il est la mère de toutes les grandes routes de la *belle province*.

Carnets du chemin du Roy de Geneviève Auger et Gilles Matte est la plus récente parution des Éditions Les heures bleues, qui offrent une collection de 16 titres dans sa collection « Les carnets ». Chacun des titres de cette collection est abondamment illustré et offre à lire des textes concis pour partir à la découverte de lieux non seulement au Québec, mais également à l'étranger (Paris, Kilimandjaro).

Le choix du vocable « carnets » donné à cette collection et à chacun des titres qu'elle abrite ne relève pas de la contorsion sémantique, mais résulte plutôt, nous semble-t-il, de l'absence d'un maître mot pour désigner une publication dans laquelle la plume et le pinceau se couplent pour conjuguer dans une commune mesure efforts et talent dans le but d'instruire et de charmer. Se dégage de cette collection l'impression d'une intention ; celle de faire correspondre un ouvrage à l'idée que notre société se fait d'un éloge au patrimoine. Fidèles au genre d'une collection vouée au tourisme, les Éditions Les heures bleues proposent plus d'attiser la découverte que de la satisfaire.

Aussi, les *Carnets du chemin du Roy* ne se déroberont à la ligne éditoriale, et le livre se présente abondamment illustré et garni de textes dont le style, concision oblige, est vif et précis. Son objet, une route. Plus qu'un chemin sur la terre ferme, plus qu'un revêtement carrossable de surface, le chemin du Roy, voie séculaire et patrimoniale, sinueuse et panoramique, plonge ses racines profondément dans le passé colonial du peuplement de la vallée laurentienne. Le livre s'ouvre naturellement sur un survol historique qui relate d'abord un accouchement ; celui d'une voie dont on dit qu'elle fut en son temps la route la plus longue d'Amérique. L'auteure

évoque le jour où, ne pouvant plus reculer, on résolut de s'affranchir des contraintes qu'opposaient deux formidables forces de la nature, le fleuve, mais surtout l'hiver. La mise à contribution de la population aidant, on en vint un jour à compléter ce chemin essentiellement fait de raccordements et d'aboutements.

L'auteure narre d'une manière simple, claire et synthétique les faits marquants. Elle nous fait comprendre qu'une route est à la volonté de ses usagers. Ils l'empruntent dès qu'elle est carrossable. Ils la désertent dès qu'apparaît le vapeur qui vogue plus rapidement sur l'eau que l'on roule sur terre. Au survol historique succède la randonnée littéraire, qui nous fait passer de village en village, de site en site. Se succèdent au fil des narrations, les descriptions de bâtiments séculaires et les anecdotes, qui émaillent le propos.

Des cartes charmantes et sommaires jouent, semble-t-il, le rôle d'entête de chapitres. Y sont inscrits les noms des villages traités dans les pages qu'elles précèdent : Les Écureuils, Donnacona, Cap-Santé, Portneuf (p. 44-45); Deschambault, Grondines, Sainte-Anne-de-la-Pérade (p. 64-65); Pointe-du-Lac, Yamachiche, Louiseville (p. 98-99); Maskinongé, Saint-Barthélémy, Saint-Viateur, Berthierville (p. 108-109); Lanoraie, Lavaltrie, Saint-Sulpice, Repentigny (p. 122-123).

Captivantes par moments, les descriptions portent sur l'histoire locale ou sur des particularités architecturales et des anecdotes dont certaines sont assimilables au potin ou au ragot. Quelques petits oublis se font remarquer par endroits. À la page 75, il est question de ruines sans qu'il y soit fait mention du lieu où elles se dressent. À la page 83, l'identification des illustrations n'est pas complète. Une faute d'orthographe dépare une magnifique illustration à la page 84.

Magnifique certes, et pour cause. Le format du livre autorise l'aquarelliste à réaliser des dessins panoramiques en double page (p. 76-77, 104-105). Les chapelets de maisons qu'il y esquisse se font paysages.

Paysages évoqués, paysages rêvés ou traits pilotés par l'émotion, l'artiste semble avoir souhaité, dans ce livre, s'affranchir d'une unité de style. Ses représentations des véhicules, des arbres, des boqueteaux et des cours d'eau sont tantôt impressionnistes (p. 21, 26, 29, 58, 82), tantôt oniriques (p. 43, 47, 63, 126), parfois encore les deux (p. 63, 68, 69). Ailleurs, le trait est d'une facture enfantine et humoristique (p. 8, 9, 12, 14, 112).

Pour mieux déjouer les limites contrariantes qu'impose la double page sur laquelle il transpose sa vision des lieux, l'artiste sait user adroitement de plongées et de contre-plongées (p. 38, 39, 53, 102, 137) pour mettre en scène et révéler le charme de bâtiments engoncés dans des feuillages où ils se dissimulent à demi.

Ici et là, de petites illustrations allègent les pages d'un texte qui, sans elles, aurait sans doute paru trop dense. Les temps révolus y sont souvent le plus simplement, mais aussi le plus directement représentés : ici, un mur de pierre affaissé ; là, une ancienne cabane à sucre ; puis, ailleurs encore, c'est un caveau. La corde de bois et l'égal de fruits en bordure de la route toujours pittoresques peuvent prétendre, mais pour combien de temps encore, à l'intemporalité.

En conclusion, un constat. Ce livre trouve sa pertinence d'abord et avant tout auprès des habitants du Québec eux-mêmes. Les autoroutes les ont depuis longtemps détournés de la fréquentation de chemins de mémoire pittoresques et bucoliques qui autorisent la redécouverte de lieux empreints de beauté, de cachet et de souvenirs. Or ce sont eux plus que tout autre qui donnent au pays sa densité et son épaisseur historique. Ce livre parviendra aussi à dévier des voies rapides nombre de touristes. Il appartiendra alors au chemin du Roy de les convaincre du bienfondé du proverbe gitan : « Ce n'est pas la destination qui compte, mais la route. » Ce livre rappelle, en filigrane, une vérité qui n'est libellée sur aucune de ses pages. Comme tout corps dépourvu d'artères ne peut soutenir la vie, nul pays n'existe ni ne croît s'il n'a de chemins qui le traversent, s'il n'a de routes qui le relient aux autres États, si les humains qui le composent n'ont de voies pour se rejoindre.

*Carol Jean Léonard
Campus Saint-Jean
Université de l'Alberta*

François Ouellet, *La fiction du héros : l'œuvre de Daniel Poliquin*, Québec, Éditions Nota bene, 2011, 221 p.

Dans *La fiction du héros*, François Ouellet nous offre une lecture magistrale de l'œuvre romanesque de Daniel Poliquin. Sa porte d'entrée dans l'œuvre est une phrase, attribuée à Oscar Wilde, citée en exergue de *La côte de sable* : « Dans la littérature, il faut tuer son père » (p. 9). Car, pour François Ouellet, la figure du Père « définit ce qu'est par essence